

***L'inaveu* de Richard Ste-Marie ou l'importance de la méticulosité**

Aurélien Boivin

Numéro 174, 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73619ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boivin, A. (2015). Compte rendu de [*L'inaveu* de Richard Ste-Marie ou l'importance de la méticulosité]. *Québec français*, (174), 12–14.

L'INAVEU

de Richard Ste-Marie ou l'importance de la méticulosité

AURÉLIEN BOIVIN *

Deuxième roman de Richard Ste-Marie, professeur retraité de l'École des arts visuels de l'Université Laval, *L'inaveu*¹, publié chez Alire, a été finaliste au prix de la Ville et du Salon du livre de Québec, en 2012, et à celui Saint-Pacôme du roman policier, la même année. Ce polar, comme son premier, *Un ménage à trois* (voir *Québec français*, n° 153, printemps 2009), a été acclamé par la critique. Le romancier vient de récidiver pour le plus grand plaisir de ses lecteurs et lectrices avec *Repentir(s)* (voir *Québec français*, n° 173, automne 2014), un autre succès assuré.

DE QUOI S'AGIT-IL ?

À la mort de son père, le plus souvent absent d'esprit au sein de sa petite famille, Régis Duchesne, professeur de littérature au Cégep du Vieux-Montréal, insiste, à la fin d'une journée de travail, pour rencontrer, dans son bureau à Parthenais, le sergent-détective Francis Pagliaro, enquêteur au Service des crimes contre la personne à la Sûreté du Québec, tout en poursuivant des études en philosophie à l'Université de Montréal, pour lui remettre un carnet de notes et un album photos qu'il a trouvés parmi un lot de documents personnels de son père. Sont rassemblés dans cet album, non des photos, mais des coupures de presse ne se rapportant pas à sa famille, mais à divers crimes commis sur le territoire de la Communauté urbaine de Montréal entre 1973 et 2004. Quant au carnet, de couverture noire, il contient des notes et une série de montants d'argent suivis des initiales CS. Si ces documents, pour le moins étranges, inquiètent au plus haut point Duchesne fils, ils éveillent la curiosité du sergent-détective : pourquoi un comptable sans histoire aurait-il décidé de recueillir autant d'informations sur des crimes s'échelonnant sur une si longue période ? Aurait-il mené double vie en étant mêlé à des histoires louches, sinon crapuleuses ?

Malgré ces interrogations et devant l'absence de preuves, Pagliaro est réticent à ouvrir une véritable enquête. Duchesne fils est toutefois tenace et poursuit seul son enquête, au point que sa femme s'inquiète de son obsession, qui menace sa vie de couple. Un nouvel élément reliant les coupures de journaux à la disparition d'une fillette, survenue le vendredi saint 20 avril 1973, qui a terrifié tout Montréal, voire le Québec tout entier, mais qui n'a jamais été résolue, vient relancer les recherches, trente-cinq ans plus tard. Avec son flair proverbial, Pagliaro, avec l'aide de Duchesne, en vient à mettre en place tous les éléments du casse-tête et à remonter jusqu'au meurtrier, tout en apportant un éclairage complet sur les documents du comptable et sur la signification des initiales CS.

LE TITRE

On cherche en vain le terme « inaveu » dans le *Larousse* ou le *Petit Robert*. Mais à en juger par son contraire, « aveu », le fait d'avouer quelque chose à quelqu'un que l'on a tu jusque-là, le titre du polar de Ste-Marie est bien trouvé quand on le rattache au refus de Georges Duchesne de dénoncer, non seulement aux autorités mais encore à sa famille immédiate, soit sa femme et son fils, le chantage dont il a été victime pendant plus de trente-cinq ans.

LA COUVERTURE

Elle est particulièrement réussie. C'est le sentiment que ressent le lecteur à la fin de sa lecture. Les objets qui y figurent sont placés dans un ordre logique. D'abord le carnet de notes et le livre comptable, communément appelé *ledger*, que Régis Duchesne a découverts en faisant le ménage des documents que son père a laissés à sa mort et qui encombrèrent le sous-sol de la maison. Puis une lampe que le sergent détective allume dès qu'il franchit la porte de son bureau, peu importe l'heure du jour. Cette lampe pour-

rait sans doute symboliser l'ouverture que manifeste Pagliaro à l'égard de son visiteur et son humanisme. Enfin, une automobile d'un modèle ancien, stationnée dans une ruelle d'un quartier à l'aise d'une ville, Montréal, facilement identifiable, la lecture terminée.

L'ESPACE ET LE TEMPS

L'inaveu se déroule en grande partie à Montréal, rue Moncrieff, dans le quartier Ville Mont-Royal, et à la centrale de la Sûreté du Québec, rue Parthenais. Une fillette est entraînée en automobile en haut du mont Royal, où elle fausse compagnie au conducteur pour ne plus être revue vivante. Les policiers enquêteurs l'ont baptisée « la Disparue du Vendredi saint » (p. 97). Certains épisodes du roman se déroulent à la résidence de Pagliaro, à Rosemère, résidence qu'il a acquise à un prix plus que raisonnable parce qu'elle avait été la scène d'un triple meurtre (raconté dans *Un ménage à trois*). À deux reprises, l'enquêteur se rend à Québec pour les besoins de son enquête, d'abord au QG de la Sûreté du Québec, boulevard Pierre-Bertrand, puis aux Archives de la Commission scolaire de la Capitale, rue Léon-Hamel, et enfin rue de Bernières pour y rencontrer le juge à la retraite François Bisson, « féru des procédures et des techniques de la cour » (p. 220).

L'intrigue de *L'inaveu* s'amorce le 18 juillet 2008 pour se terminer le 16 août suivant. Mais elle couvre en fait une période beaucoup plus grande puisque le récit de Georges Duchesne, reproduit intégralement dans la deuxième partie du roman, débute le 28 septembre 2006 et se termine peu avant sa mort, en décembre suivant (p. 17). Dans ce récit, qui ressemble à un journal intime, mais non daté au jour le jour, l'auteur rapporte le calvaire qu'il a enduré pendant un peu plus de trente-quatre ans, en relation avec les visites de celui qu'il nomme CS et qui le fait chanter. Ce récit s'échelonne du vendredi 20 avril 1973 jusqu'au jeudi 14 octobre 2004. Il vient expliquer les faits et dates colligés dans le carnet de notes que le comptable agréé y a minutieusement consignés.

LA STRUCTURE

Elle témoigne de la richesse de l'imaginaire du romancier et de son sens de l'organisation et de l'art qu'il possède de susciter l'intérêt de ses lecteurs et lectrices, qu'il sait tenir en haleine du début à la fin, incapables de déposer le livre avant de connaître la solution finale. *L'inaveu* est divisé en trois parties, d'à peu près égale longueur, bien enchâssées

par un Prologue et un Épilogue. Le Prologue ne couvre pas même deux pages et semble avoir pour but de mêler les cartes afin, peut-être, d'orienter les lecteurs dans une tout autre direction. Il y est question d'un homme qui, après avoir failli heurter une fillette au volant de son automobile, l'invite, parce qu'elle a eu peur, à une balade sur le mont Royal, où, soudain effrayée, elle lui fausse compagnie. La première partie, intitulée « Aujourd'hui », compte cinq chapitres, tous titrés, avec les lieux et les dates où se déroule l'action, entre le 18 juillet et le 8 août 2008, soit depuis la rencontre entre Régis Duchesne et Francis Pagliaro, au bureau de ce dernier, rue Parthenais. Le visiteur, qui dérange quelque peu le sergent-détective sur le point de quitter pour deux semaines de vacances, lui fait part de sa découverte, dans les papiers de son père, de documents curieux dont il n'est pas encore arrivé à trouver sens, soit un carnet de notes, dont « [c]ertaines pages ne contenaient que quelques mots. Comme des mots clés. Presque toutes étaient remplies au complet dans une calligraphie très serrée, plusieurs jours par page. Cela ressemblait plus à des listes ou à des comptes-rendus [*sic*] qu'à des récits, avec ce qui semblaient être des énumérations des faits. Certaines pages consignaient aussi des montants d'argent. Toutes les inscriptions étaient datées (p. 20) et plusieurs étaient suivies des initiales CS. Il lui remet aussi un album, non pas de photos, mais de coupures de journaux, souvent en rapport avec les entrées du carnet, mais portant toutes sur des événements, meurtres, vols, trafic d'armes et de drogue, survenus à Montréal et auxquels peut-être son père aurait pu avoir été mêlé. Voilà certes, aux yeux du sergent détective, un travail méticuleux, d'une très grande précision, mais fort étrange car il n'a aucun rapport avec la famille Duchesne. Après avoir parcouru rapidement les deux documents, sans grande conviction, Pagliaro veut remettre à son visiteur le contenu de l'enveloppe, mais finit par accepter de l'amener avec lui en vacances. Quelques heures plus tard, incapable de se concentrer sur le travail de philosophie qu'il doit remettre, après avoir déjà obtenu un délai de son professeur, il repasse chacune de ces coupures qui répertorient pas moins de quatre-vingt-sept crimes de toutes sortes perpétrés pendant trente et un ans sur le territoire de la communauté urbaine de Montréal. Quant aux montants consignés dans le carnet, ils totalisent 85 650 \$, sans

que le sergent-détective réussisse à établir le moindre lien entre les deux documents. Comme il ne veut pas, poussé par son intuition, « passer à côté de quelque chose » (p. 47), il se rend chez son visiteur, dans la troisième tranche de cette partie, pour y découvrir un immense tableau, œuvre du fils Duchesne, représentant « graphiquement toutes les coïncidences entre les inscriptions du carnet avec les coupures de journaux contenus dans l'album » (p. 53-54). Suit une description méticuleuse du tableau (p. 54), avec un code de couleurs, ce qui n'est pas sans impressionner le détective. Il renonce toutefois à poursuivre son investigation faute de preuve, recommandant alors au fils d'étendre ses recherches auprès de membres de sa famille et auprès des amis et connaissances de son père. Au terme de ses vacances, Pagliaro revient au bureau mais, surprise, le fils Duchesne l'y attend déjà pour lui remettre un *ledger*, « imprimé en lettres d'or au centre de la couverture » (p. 81).

Ce document, qui donne son titre à la deuxième partie, est la copie manuscrite du récit du père, qui, après avoir appris qu'il souffrait d'un cancer incurable, a décidé de mettre de l'ordre dans ses affaires et de révéler dans les moindres détails le harcèlement dont il a été victime de la part d'un dénommé CS, qu'il n'identifie jamais et qui l'aurait fait chanter, pendant plus de trente ans, en lui soutirant des sommes d'argent sous prétexte qu'il l'aurait surpris, un vendredi saint, sur le mont Royal en compagnie d'une fillette, qui n'a jamais été revue. Il y raconte les nombreuses visites de CS, qui l'ont souvent terrorisé, tout en notant, pour chacune d'entre elles, les montants qu'il a remis à cet impertinent visiteur. Ce n'est qu'à la mort de ce véritable tortionnaire, en 2005, qu'il a pu enfin respirer, comme il l'écrit à la fin de son récit, qu'il a décidé de rédiger comme pour se libérer, sans toutefois aucune volonté, aucun désir de vengeance.

Dans la troisième partie, intitulée simplement « CS », Pagliaro relance l'enquête, d'autant qu'il est question, dans le récit de Duchesne père, de « la Disparue du Vendredi saint », en avril 1973, disparition non résolue trente-trois ans plus tard. Amorcée le 8 août, cette partie se termine huit jours plus tard, soit le 16, quand le sergent détective fait part à Duchesne fils de la conclusion de son enquête, en lui révélant l'identité de maître-chanteur, jusque-là connu sous les initiales CS, qui avait fait une vingtaine d'autres

victimes. Il n'a toutefois jamais expié ses crimes, car il est décédé en 2005 (p. 228).

Dans l'Épilogue, Pagliaro revient chez Duchesne fils pour tenter de le reconforter et l'inviter à se réconcilier avec son père, car le fils s'en veut de n'avoir rien vu. Il tente une explication sur la rédaction du *ledger*, « une sorte de mémorial, un écrit destiné à perpétuer le souvenir » (p. 239), qui invite le fils « à choisir entre le tourment et la quiétude » (*ibid.*). C'est en quittant la famille Duchesne que Pagliaro s'interroge sur « la poursuite de sa carrière de policier ou de philosophe. De penseur ou d'homme d'action » (p. 240).

LES PERSONNAGES

Francis Pagliaro. Âgé de quarante-sept ans (p. 7), le sergent-détective Pagliaro est détenteur d'une maîtrise en criminologie depuis dix ans (p. 6) et prépare un baccalauréat en philosophie à l'Université de Montréal. Marié depuis vingt-cinq ans à une femme qu'il aime, il jouit, en raison de son expérience, de ses compétences et de son humanisme, « de l'estime de ses confrères et de ses patrons » (p. 7). Grand amateur de musique classique, de Schubert en particulier dont il apprécie surtout les « pièces pour piano seul » (p. 37), il est passionné par son travail. Il est capable d'empathie pour les victimes de crimes sur lesquels il enquête et est un homme d'écoute. Il sait, par son intuition, donner sens à une série d'indices qui, individuellement, n'expliquent rien. Il est encore très méticuleux, d'une grande détermination et d'une patience exemplaire.

Régis Duchesne. Professeur de littérature au Cégep du Vieux-Montréal (p. 49), il habite une somptueuse résidence, « dessinée vraisemblablement par un architecte de renom [qui] devait valoir près de quatre millions de dollars » (*ibid.*), ce qui n'est pas sans étonner Pagliaro jusqu'à ce que le sergent-détective apprenne que ce professeur « à soixante-dix mille dollars par année » (*ibid.*) était marié à la fille d'un riche négociant à qui elle avait succédé « comme PDG des Confiseries Ogilvy, vendues dans toute l'Amérique » (p. 52). Il a hérité de la méticulosité de son père et de sa persévérance. Sa femme craint qu'il soit obsédé, elle qui voudrait bien que son mari redevienne l'homme qu'il était avant la mort de son père.

Georges Duchesne. Le père de Régis pourrait certes figurer facilement comme le personnage principal de *L'inaveu*. Sans lui, sans sa détermination, sa persévérance,

sa patience, il n'y aurait pas d'intrigue. C'est grâce aux documents que ce comptable agréé a consignés que Pagliaro a pu identifier l'homme qui l'a fait souffrir » (p. 236) pendant plus de trente ans, lui qui a été un personnage effacé, presque asocial, tant il a refusé de se mêler à ses collègues et aux gens de son entourage. Jusqu'à qu'il soit à nouveau en contact avec CS, qu'il avait connu à l'école primaire qu'il avait fréquentée à Québec. S'il décide de se taire devant le chantage de CS, c'est qu'il a peur d'être accusé du meurtre de la fillette. Les documents qu'il a soigneusement rédigés et conservés tout ce temps permettent à Pagliaro de mener son enquête jusqu'au bout et d'identifier le meurtrier et le maître-chanteur.

CS. Pour Chien Sale, de son vrai nom Gatien Labrecque, un policier de la ville de Montréal qui, pendant plus de soixante ans, depuis l'école primaire, opérait des activités criminelles qui lui auraient rapporté plus de deux millions de dollars, sans toutefois avoir payé ses dettes et à ses victimes et à la société, puisqu'il est mort au moment où il est identifié.

Il faudrait encore parler de **Laura**, l'épouse de Pagliaro depuis vingt-cinq ans, préposée à l'accueil au Centre de rendez-vous en radiologie à l'Hôtel-Dieu de Montréal et jardinière aux pouces verts dans ses loisirs. Elle est très compréhensive auprès de son mari, souvent forcé de s'absenter. Quant à **Sylvie Ogilvy**, l'épouse de Régis Duchesne, elle est titulaire d'un MBA et est PDG de la compagnie que lui a léguée son père. Elle se dit très heureuse et trouve le temps de s'impliquer socialement, siégeant « à plusieurs c.a. de sociétés de bienfaisance » (p. 53). Sa fille **Florence**, sept ans, est d'une belle naïveté. C'est sa candeur qui amène Pagliaro, qui n'a pas d'enfant, à la côtoyer à quelques reprises, en rendant visite à son père. C'est grâce à elle, – elle est du même âge que la petite Véronique, la « disparue du Vendredi saint » –, si le détective accepte de relancer l'enquête avec son collègue **Martin Lortie**, que l'on voit à peine, car affecté à l'opération Jouvence (p. 10), une affaire de gang de rue qui a mal tourné.

LES THÈMES

La peur. C'est sans aucun doute le thème central de *L'inaveu*, car c'est elle qui force Duchesne père à ne rien dévoiler à son entourage des agissements de CS, convaincu que son maître-chanteur le dénoncera comme le responsable de la disparition et du meurtre de

la petite Véronique, d'autant qu'elle habitait à quelques maisons de la sienne, sur la même rue.

La persévérance. Cette qualité s'applique tant à Duchesne père, qui consigne par écrit les sommes d'argent et les événements qu'il a soigneusement notés à la suite de chaque visite de CS, que son fils Régis, qui n'a rien ménagé pour tenter de donner un sens au carnet de notes et à l'album de coupures de journaux de son père, peu après sa mort. Il a fait preuve de patience en préparant l'immense tableau qui épate Pagliaro. Cette qualité s'applique encore au sergent-détective qui, une fois son enquête amorcée, entend bien la mener jusqu'au bout.

L'injustice. Duchesne père a été victime de graves injustices, une grande partie de sa vie, et n'a connu la paix que deux ans à peine, avec la mort de son bourreau. Pagliaro veut corriger le sort de cette victime car il est désireux de connaître la vérité. À ce thème est reliée la lutte entre le bien et le mal, lutte de tous les instants dans *L'inaveu*, même dans le travail de philosophie que doit remettre le sergent-détective philosophe Pagliaro sur « les conceptions du bien et du mal dans l'œuvre de quelques philosophes » (p. 37), tels Baruch Spinoza, Friedrich Nietzsche, Jean-Paul Sartre et Emmanuel Kant (p. 38).

L'amitié. C'est assurément une véritable amitié qui s'établit entre le sergent-détective et Duchesne fils. L'enquêteur est convaincu, dès sa première rencontre avec le jeune professeur, qu'il a affaire à un honnête homme, comme lui, et accepte de l'aider, d'abord en lui donnant des conseils, puis en prenant en charge l'enquête, qui lui permettra de faire la lumière sur ce qu'on pourrait appeler « l'affaire CS ».

LA PORTÉE DU ROMAN

Avec *L'inaveu*, Richard Ste-Marie a sans doute voulu donner de belles heures de loisir à ses lecteurs et lectrices. Mais il a voulu aussi leur montrer que les policiers, peu importe leur titre ou leurs fonctions, sont capables d'écoute, peuvent faire preuve d'un grand humanisme et même éprouver de l'empathie à l'égard des victimes de crimes, quels qu'ils soient. ✱

* Professeur émérite, Département des littératures, Université Laval

Notes

1 *L'inaveu*, Québec, Alire, 2012, 242 p.